

# LES GESTES MANQUÉS



Nathalie Vogelsinger-Martinez

# Les gestes manqués

*Éloge de l'imperfection*

Nathalie Vogelsinger-Martinez



## Les gestes manqués

Copyright © 2021 par Nathalie Vogelsinger-Martinez

Tous droits réservés. Imprimé en France. Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite de quelque manière que ce soit sans autorisation écrite, sauf dans le cas de brèves citations émises dans des articles critiques ou des revues. Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, entreprises, organisations, lieux, événements et incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des événements ou des lieux est entièrement fortuite.

Pour toute information, veuillez contacter : <http://www.parlerdesoi.com>

Mise en page : Lea Martinez

**J**e suis assis près de la fenêtre, le regard dans le gris du ciel. J'interroge le voile infini de l'arche céleste dans l'espoir d'une image, d'un message, quelque chose qui m'arracherait à ma vie racornie. Je ne crains ni la fuite du bleu ni de la lumière, ni même celle du temps mais j'aimerais qu'une émotion jaillisse qui réveille en moi l'éblouissement que suscite l'amour.

J'ai usé mes yeux au scintillement des villes d'Amérique Latine de Rio de Janeiro à Punta Arenas, de Santiago à Caracas. Mes mains ont caressé les peaux mates et les cheveux brillants des femmes. Jeune français, j'étais la promesse d'un lendemain confortable, une illusion économique dont j'ai innocemment profité, me coulant avec frénésie ou délice dans le creux d'un désir erroné. L'hémisphère sud continue de briller en moi sans parvenir à me réchauffer ; mon regard vagabonde à la recherche de parois sur lesquelles projeter mes souvenirs. De mon fauteuil, je surprends sur la vitre le reflet tremblant de mon visage émacié et je souris à ce double de silice qui un jour a aimé.

Je m'appelle Charles. Je suis ce que la société brutalise du nom de vieux ; quelqu'un qui ne compte plus pour grand chose ni pour grand monde à moins qu'un évènement ne vienne réveiller un fragile attachement familial. « Vieux » sonne comme une condamnation à la négligence, au laisser-aller. Je lutte pour ne pas sombrer dans cette réduction qui ne renvoie qu'à la surface fripée des choses mais c'est aussi la vérité. Je suis un vieux à l'âme blessée, à la chair molle dont aucune activité physique n'est parvenue à ralentir la chute. Miranda dirait que je suis un croquis écorné, biffé, remis maintes fois sur l'ouvrage, l'aboutissement d'un travail soigné. Le plus souvent, je suis heureux ; j'ai accepté d'être imparfait. Je trouve du plaisir dans le seul fait d'exister. Je ne me reproche plus rien. Je dois cela à la femme de mes jeunes années.

Miranda était de ces artistes qui s'étiolent quand ils ne créent plus. Elle exerçait sur moi un charme absolu. Miranda répétait que les erreurs n'existaient pas. Pour son âme de poète, elles n'étaient que des maladresses qu'il fallait rattraper avec intelligence, humilité et créativité. Elle rencontrait dans son art du succès à Berlin, New-York, Hong-Kong. Elle composait des tableaux qui capturaient nos gestes manqués : un petit-déjeuner au bol renversé dont le café venait noircir la nappe de soie, une dispute entre amants lors d'un dîner aux chandelles, un gâteau d'anniversaire somptueux dont la montagne de

crème s'effondrait. Elle peignait avec un tel réalisme qu'on pensait pouvoir intervenir et changer le cours des choses. Miranda voulait que sous le trait vigoureux de ses pinceaux se dégage le sens masqué des actions décalées. Artiste-philosophe, militante, elle souhaitait faire comprendre que pour se retrouver il faut s'être quitté, pour s'épanouir s'être un peu oublié, pour réussir avoir connu le désenchantement. Je passais des journées entières dans son grand atelier près de la forêt de Meudon. Je l'observais comme un oiseau dans une volière, le moindre de ses gestes m'hypnotisait. Elle peignait pendant des heures, le pinceau dans une main marbrée de couleurs, la chevelure indocile disciplinée en chignon. Elle se concentrait pour trouver le trait juste et libre à la fois pour ne pas le figer. On la sentait absorbée à l'endroit précis où l'imagination frappe la toile. Puis, c'était l'explosion ; un cri de bleu, de jaune, de rouge. Par petites touches se dessinait l'émotion de l'action. Elle regardait sa toile, s'interrogeait, grimaçait, s'emportait, se calmait, souriait, se crispait, recommençait. Épuisée, elle se consolait à l'idée que l'existence n'était qu'un entraînement dont la finalité était autre chose que la perfection.

Je chérissais cette femme étoilée. D'une rousseur de feu, elle savait souligner sa beauté, l'éclat de ses yeux mordorés et l'étincelle de sa bouche. Je fondais face à sa spontanéité.

Elle n'hésitait pas à s'adresser à la partie de nous-même que nous cachons par peur d'être ridicule, de ne pas oser, de trop en faire ou de se tromper. On se sentait simplement soi, conscient d'être imparfait, soulagé de le révéler et de l'accepter. J'aimais la vitalité de ses rires, les couleurs de sa vie, son inaltérable élan. Sans cesse recommencer ! Il était difficile de la suivre dans ses pensées, ses projets. Jetée dans ce bouillonnement, notre vie lui paraissait prévisible, sans ratés, peut-être trop parfaite. Elle était de ces femmes qui se sentent vite enfermées. Je l'avais laissé s'échapper avec le plaisir qu'on prend à regarder un oiseau s'envoler.

Dans la solitude de mes voyages, j'ai souvent pensé à Miranda ; une musique qui curieusement réveille et à la fois apaise. J'avais beaucoup appris en partageant sa vie ; elle m'avait aidé à être plus sûr de moi, à transformer l'échec en fête, à inventer des solutions nouvelles, à me détourner des chemins tous tracés, à faire le deuil d'une vie sans aspérités. Miranda était plus âgée que moi et cette maturité m'avait fascinée. Quand j'appris sa mort, un voile noir envahit ma journée. L'heure de notre ultime rencontre venait de s'imposer. Je me rendis une dernière fois dans l'univers multicolore de la femme oiseau.

Le mois de mars s'achevait et s'essayait sans grand succès

au printemps. La maison n'avait pas changé. Je retrouvai la façade blanche, miroitante de promesses, le petit jardin grignoté sur l'allée, l'invitation au voyage du vitrail. La porte entrouverte m'invitait. Mon regard nostalgique accrocha les détails de la vie que nous avons partagée : la photo d'une femme coquette, le tableau acheté à Naples, les livres de Stefan Zweig puis son corps étendu dans l'atelier aux rideaux baissés. Miranda s'exprimait avec vigueur et conviction. Son immobilité me troubla au-delà du chagrin. Comment aurait-elle expliqué ce corps abandonné à l'éternité ? Elle avait eu son idée. Miranda avait beaucoup aimé. Tout comme elle cherchait le trait juste, elle était en quête de l'homme juste. J'avais été « juste là », à côté, aimé, aimant mais sans doute navrant de tiédeur. C'est elle qui m'avait poussé au voyage.

Dans son atelier, nous étions quatre. Quatre hommes à nous détailler pudiquement. Charles, François, Michael et Vincent. Nous avons reçu une lettre dans laquelle elle disait que nous composions son dernier tableau, la synthèse de ses états d'âme, de ses revirements. Chacune de nos histoires était ce petit geste manqué qu'elle aimait croquer. Ce dernier rendez-vous réalisait son unité, l'essentiel de ses maladresses, de ses tentatives pour apprendre à aimer. Mourir pour renaître et recommencer. Nous devons lui apporter un dernier cadeau qui symbolisait les brins de vie que nous avons partagés. Sem-

blables à des marionnettes aux cordons coupés, nous avons accepté de jouer ce caprice théâtral.

Ce fut François qui, le premier, se pencha vers Miranda pour déposa ce baiser qu'on accorde un nœud dans la gorge. L'homme était élégant, les gestes soignés, le cheveu blanc encore abondant et le regard perçant. Miranda avait succombé au charme académique de ce professeur d'Université. Il enseignait l'Histoire de l'écrit. Il avait rencontré Miranda lors d'une de ses expositions. Elle présentait une série de tableaux sur le thème de « L'écriture ». Les toiles étaient faites de collages de journaux. Elle avait barré tous les « o » et avait tracé de grands « Ah ! ». Puis, elle avait composé à l'acrylique des scènes d'écriture. Un homme assis à son bureau, le front baissé, s'accrochait d'une main à sa plume et de l'autre rattrapait un livre prêt à tomber. Une femme aux mèches rebelles, allongée sur son lit, composait au stylo, une de ses chaussures menaçait de chuter. François regarda Miranda et posa sur la table près d'elle un flacon d'encre d'un bleu profond. Il murmura que, tout comme leur histoire, l'encre ne s'effaçait pas. Elle avait marqué sa vie du duveteux d'un trait porté sur du Velin. D'un geste tendre et léger, il effleura une dernière fois la joue de Miranda.

Michael s'approcha d'un pas souple. On reconnaissait l'an-

cien athlète à sa silhouette encore impeccable, les épaules robustes, les pectoraux étonnamment dessinés. Miranda l'avait rencontré alors qu'elle faisait des études pour une série de dessins sur « La chute ». Fidèle à son intérêt pour le geste manqué, elle cherchait à en proposer des variations. Elle avait réalisé avec beaucoup de vérité de nombreux croquis sur le visage des coureurs au moment de la perte d'équilibre. On y percevait la surprise, l'affolement, la peur, le désespoir et finalement la rage. Michael avait été surpris par ce thème. Il aurait préféré que son talent soit au service du mouvement parfait. La série s'appelait « Tomber et se relever ». L'œuvre de Miranda était habitée par la conviction que nous devons accepter l'impossibilité de la perfection. C'était le dérapage sur le dur plan de la réalité qui constituait l'immense intérêt de notre vie, la révélation de qui nous étions dans la contorsion pour retrouver l'équilibre. Dans ses larges mains, Michael tripotait une petite balle jaune qu'il déposa près du flacon d'encre de Chine. La juxtaposition de ces objets hétéroclites illustre l'univers affectif de Miranda.

Vincent et moi nous regardions. En ce moment dramatique, nous pressentions comme possible le glissement vers le tragico-comique d'une balle qui tombe et se loge dans un coin inaccessible. La balle ne bougea pas. La silhouette sportive s'assit près du corps en voie d'effacement ; son ombre obs-

curcit le visage de Miranda. Timidement, Michael murmura que cette balle représentait la fermeté qu'il lui avait fallu pour ne pas être absorbé par cette femme exigeante. Les rebondissements de leur histoire l'avaient fait souffrir plus qu'il ne l'avait avoué. Il se souvenait d'elle comme d'un coup de soleil qu'aucun onguent n'apaise. Il resta un instant la main sur la femme immobile, nous salua d'un front énergiquement baissé et nous laissa au vide de l'atelier.

Vincent se tourna vers moi et m'invita à déposer mon présent. Je voulais être seul. J'avais besoin de ce dernier moment d'intimité. Miranda était absente de ce corps désormais inutile. Cette femme spirituelle était déjà ailleurs, peut-être à nous observer, pleine de tendresse et sans doute sereine. Miranda était douée pour le bonheur car elle aimait aimer. Je regardais ce visage âgé que la mort douce détend. Mon cœur retrouvait le chemin vers la femme que j'avais rencontrée, amusante et étonnante. Je posais à côté d'elle une petite boîte de bois sculpté. Le cadeau était rond, délicatement travaillé. La sculpture représentait des fleurs entrelacées. Je ne dis rien mais pensais que, comme cette boîte fermée, lorsque j'avais rencontré Miranda, j'ignorais ce que j'allais trouver à l'intérieur. Comme cette boîte, elle semblait solide mais délicate, pleine de secrets. Je lui laissais l'éternité pour deviner ce qu'elle m'avait laissé.

Je rejoignis Vincent. Il avait le teint diaphane, le profil fragile. Il était céramiste et créait des objets aux tons pastel. C'était un homme sensible, bouleversé par le départ d'une femme qui lui avait insufflé l'énergie dont il manquait. Nous étions des hommes âgés que réunissait une femme-soleil autour d'histoires partagées. Vincent voulait que je reste près de lui. Il était le dernier homme de la vie de Miranda, il était brisé. Ses yeux fixaient un horizon incertain, brouillé par les larmes. La petite chose était une fragile porcelaine bise. Elle représentait deux jeunes enfants. Le plus jeune était à quatre pattes et sa grande sœur debout derrière lui. Elle le retenait par la chemise pour l'empêcher d'avancer. La porcelaine reproduisait la délicate expression des visages poupons. Le jeune garçon à la collerette en dentelle riait, espiègle, alors que sa cadette était plus fermée, presque grave. Le biscuit rejoignit les autres cadeaux. Quatre petites choses alignées : la fiole d'encre bleu, la balle de caoutchouc jaune, la boîte sculptée et le couple de porcelaine.

Vincent posa doucement sa main sur celle de Miranda. Il lui amenait les enfants qu'ils avaient imaginés. Le fils et la fille dont ils avaient rêvé. Ils avaient passé de nombreuses soirées à dorloter cette idée pour le plaisir d'être un instant parents. Chacun d'eux connaissait son impossibilité mais ils s'offraient régulièrement la joie de s'y noyer. Vincent imaginait Miranda

maman. Les premiers pas d'un enfant auraient sans doute inspiré son œuvre singulière : découvrir, essayer, tomber, se relever. Puis serait venue l'époque des crayons et celle des filles et des garçons. Découvrir, essayer, tomber, se relever. Je laissais Vincent à son tourment et à ses songes d'une vie passée. Désormais seul dans la maison, ses longues mains ne trouvaient que le vide pour s'agripper.

Je suis assis au fond de mon fauteuil et je regarde le ciel, immense écran de mes pensées. Je laisse Miranda s'envoler et j'entends son rire résonner. Elle m'a laissé un tableau et je tourne la tête pour m'y désintégrer. Je respire son odeur et me laisse pénétrer par les images et les voix qui me reviennent : l'allée, la façade blanche, la porte ouverte, une femme rousse au sourire plein les lèvres, sa robe rose qui légèrement se soulève, le couloir jaune, les cadres qu'on devine, la vie et l'amour qui se dessinent. Le seul tableau qu'elle n'ait pu retoucher.

- Charles ! Dépêche-toi ! On va être en retard ! Ces airs absents que tu prends quand tu es dans cette pièce... On dirait un homme amoureux. Dépêche-toi, on va rater le vernissage !

C'est la vie qui s'écoule, l'agitation qui brouille les cœurs, le

quotidien qui range les âmes dans des existences réglées. C'est la femme que j'ai épousée, une façon de découper le temps en passé et présent, de prendre la tendresse pour maîtresse et l'évasion pour passion. C'est mon geste manqué.



